

50 MERCURE DE FRANCE.

horrible trouble dans mon ame. Incertain si je dois croire ou ne pas croire, je ne sçai que dire ni que penser. Mon esprit, comme sur l'aîle de l'Espérance, flotte, voltige & ne sçait ou s'arrêter. De quelque côté que je me tourne, rien ne fixe mes regards.

Quel démêlé pourroit avoir eu le fils de Polybe avec les Princes de la Maison de Labdacus? Jamais je ne l'ai sçu jusqu'ici, & j'ignore encore à présent par où commençant ma recherche, vengeur zélé de la mort obscure de Laius, je pourrai parvenir à connoître la vérité de ce qui vient d'être avancé publiquement contre Œdipe.

Il n'en est pas des Dieux comme des hommes; Jupiter & Apollon sont infailibles dans leurs jugemens. Ils voient l'un & l'autre tout ce qui se passe chez les mortels. Pour ce qui est des hommes, il n'est pas certain qu'un devin ait plus de lumières que moi ni le vulgaire. Tout ce que l'on peut assurer, c'est que l'homme peut surpasser l'homme en sagesse & en connoissance,

Non, je ne souscrirai jamais à la condamnation d'Œdipe, que je ne voie l'ac-

SEPTEMBRE. 1772. 51
cufation vérifiée. Lorsque la fille aîlée *
apparut & se rendit visible en ces lieux ,
on vit éclater en même tems la profonde
sageffe d'Œdipe. Cette ville a depuis
éprouvé la douceur de son gouvernement
& fa clémence. Jamais un Prince fi ver-
tueux ne passera dans mon esprit pour
criminel.

LE SINGE CHARLATAN.

Fable.

UN Singe un jour se mit en tête
De tenter du Public la curiosité ,
D'éprouver sa crédulité ;
Et, dans ce dessein, il s'apprête ,
A rassembler les animaux ;
Il leur dit à-peu-près ces mots :
» Cette eau produit une merveille
» Qui mettra fin à tous vos maux ;
» En vous en frottant bien l'oreille
» Vous entendrez venir de loin ,
» Et sans vous donner d'autre soin ,
» Les chasseurs qui vous font la guerre ,
» Fussent-ils au bout de la terre. »

* Le Sphynx.

C ij

52 MERCURE DE FRANCE.

A peine eut-il dit son secret
Que chaque auditeur lui demande
L'eau qui produit ce bel effet :
A ses voisins chacun le mande ,
Et par-tout le bruit s'en répand.
Un vieux Lion , sage & savant ,
Qui connut bientôt l'imposture ,
Dit : « Vous croyez cet insolent !
» Commande-t'il à la nature ?
» Elle seule a formé nos sens ,
» Seule elle a prescrit l'étendue
» De notre voix , de notre vue ;
» Et s'il paroît des impudens
» Qui veulent en savoir plus qu'elle ,
» Ce n'est jamais qu'à vos dépens ;
» Il faut enfermer la sequelle
» De ces effrontés charlatans ,
» Et plaindre tous les ignorans
» Dont ils ont brouillé la cervelle. »

*Par M. Leclerc de la Motte , capitaine au
rég. d'Orléans Infanterie.*

*CHANSON présentée par une fille , en-
fant d'onze mois & demi , à sa mère ,
le 15 Août , jour de sa fête.*

SUR l'AIR : Que ne suis - je la fougère.

VOICI ta première fête
Que je vois , chère maman ,
Reçois par mon interprète
Le bouquet du sentiment.
Si ma langue embarrassée
Ne peut encor s'exprimer ,
Je t'adresse ma pensée ,
Et je sçais déjà t'aimer.

Ma vive reconnoissance
Pourroit-elle éclater moins ?
Dès l'instant de ma naissance
Je fus l'objet de tes soins.
Ta prévoyante tendresse
M'en prodigue nuit & jour ,
Jusqu'à ta moindre caresse ,
Tout m'annonce ton amour.

Que t'offrir en témoignage
De ce que ressent mon cœur ?

C iij

La foiblesse de mon âge
 M'interdit cette douceur.
 Mes efforts très-volontaires,
 Pour m'élancer jusqu'à toi ,
 Sont des preuves trop légères
 De ce qui se passe en moi.

Souvent ma main se promene
 Sur ton visage ou ton sein ;
 Ma bouche cherche la tienne ,
 J'y respire un air plus sain :
 Dans mes bras si je t'enlasse ,
 Le plaisir en est le fruit ,
 Quel mouvement que je fasse ,
 C'est mon cœur qui le conduit.

Quand ta bonté maternelle
 M'offre ton lait bienfaisant ,
 Je caresse ta mammelle ,
 Je la presse en la baisant.
 Si je préfère la gauche , *
 J'y trouve un souverain bien ;
 C'est qu'alors mon cœur s'approche ,
 Je le sens plus près du tien.

* L'enfant a l'habitude de ne vouloir têter que du côté gauche , à moins que le besoin ne le force d'accepter le droit.

Grace à toi , ma tendre mère ,
 Je n'ai rien pris d'étranger ;
 Jamais d'un lait mercenaire
 Je n'ai couru le danger.
 Il est un soin plus utile ,
 Mon cœur te reste à former ;
 Ce cœur te sera docile
 Pour t'imiter & t'aimer.

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du volume du mois d'Août 1772, est la *Lune* ; celui de la seconde est le *Cercle* ; celui de la troisième est le *Sommeil* ; celui de la quatrième est *Rien*. Le mot du premier logogryphe est *Logogryphe* ; on y trouve *Héro* , *lyre* , *Phegor* , (le priape des Moabites ,) *Eole* , *Po* , *Pero* , (fille de Nelée & de Cloris) *Og* , (géant adoré comme un dieu chez les Phrygiens) *Phyrgo* , (nourrice des enfans de Priam) *oye* , *or* , *Pholoë* , (brodeuse Crétoise) *Pelio* (Mont de Thessalie) *Gorgo* , (femme de Léonidas, Roi de Sparte) ; celui du second est *Framboise* , dans lequel on trouve *fraise* , *if* , *oise* , *ambre* , *foire* , *saëre* , *ris* ,

Ambroise , ambrosie , Amboise , Riom , Rome , io , re , mi , fa , mai , Roi , bras , air , Marie , oie ; celui du troisieme est Rateau , dans lequel on trouve rat & eau.

É N I G M E.

EN Mars dernier je complettai cent ans ,
 Et ma vigueur ne s'est pas démentie.
 Si je voulois , je montrerois des dents
 Qu'avec grand soin je retiens en-dedans
 Pour ne pas exciter l'envie.
 Pour de l'esprit , j'ai celui de mon tems ,
 Mémoire heureuse & bien fournie ,
 Assez de goût , peu de génie :
 Tout ce qu'on dit j'aime à le rassembler ;
 Mais tu me tiens , lecteur , c'est trop parler.

Par M. B.]

A U T R E.

DE mes sœurs je suis la première.
 Nous sommes deux fois douze. Un prince est notre père.
 Veux-tu sçavoir , lecteur , où tu dois me chercher ?
 Je suis en Allemagne , & tu peux m'y trouver.

A une jolie Femme jalouse.

Paroles de M. Sim... et musique de M. Tes...

Septembre
1772.

Un cœur dans vos fers ar-ré-te',
Doit l'être pour tou-te la vi--e
Bien-tôt son infi-deli-té Du repen-
-tir du repen-tir du repentir se-roit sui-
-vi....-e, Et ce n'est point à la beau-
-té et ce n'est point à la beau-té A connoi-
-tre la jalou-sie à connoi-tre la
ja-lou-si.....e

De l'Imprimerie de Reçoignies, rue de la Hachette.

Je suis toujours le Turc ainsi que la Russie ;
 Mais cependant tu peux me voir en Dalmatie.
 Je suis utile à tous ; car , sans moi , point de pain
 Je commence l'amour ; j'aide beaucoup au gain ;
 Je préfère Paris au séjour de province ,
 Cependant je ne suis à la cour d'aucun Prince ;
 Je suis toujours au camp & dans tous les combats ,
 C'est ma valeur qui fait subsister les états.

Par M. de Boissy.

A U T R E.

RIEN n'est égal à ma misère.
 Un homme me fait & me vend ;
 Un autre m'achete & me pend ,
 Une corde, un clou font l'affaire.
 Quand j'ai demeuré long-tems
 Dans l'oubli , dans la poussière ,
 Je parois à la lumière
 Pour souffrir des maux plus grands.
 Sur le carreau l'on m'expose ;
 L'on m'ouvre endeux ; & de la même main
 Dans un foyer l'on cherche , l'on dispose
 Cent parcelles de feu qu'on verse dans mon sein.
 Pour consommer enfin ce supplice bizarre ,

C v

Où me traîne, on me pousse en un réduit obs-
cur;

Après quoi mon maître barbare
De nouveau m'accroche à son mur.

Par M. Gelhay.

A U T R E.

TANTÔT ronde, tantôt quarrée,
En fer, en bois artistement murée,
Sombre; en un mot, séjour de peur,
D'inquiétude & de douleur:
Jusqu'au moment de leur supplice
Je sers à renfermer des êtres malfaisans
Qui ne cherchoient qu'à vivre avant que je les
prise,
Et qui vont à la mort alors que je les rends.

Par le même.

LOGOGYPHE.

DES mortels inconstans frivole & vaine
idole,
Je règne & je reçois de l'encens en tous lieux.

Si l'on tranche mon chef, c'est moi qui l'offre aux dieux,

Et qui, très-dignement, leur porte la parole.

Par M. le Général.

A U T R E.

ENTIERE, lecteur, on me chante;
De mes sept pieds, les trois premiers
Sont livrés à la faux tranchante;
On rase les quatre derniers.

Par M. Houllier de S. Remi.

A U T R E.

JE suis, chez l'écolier, d'assez fréquent usage:
Des douze pieds que j'ai, lecteur, fais le partage;
Pour entrer & sortir cinq sont d'un grand secours;
Le reste, en renaissant, annonce les beaux jours.

Par M. G. D. R. Vicaire d'Essay.

A U T R E.

ENFANT d'un animal dont utile est l'espèce ;
 J'ai six pieds ; avec trois je suis laid & mordant.
 Avec quatre , lecteur , la brebis craint ma dent ;
 Non-seulement je mords , mais j'emporte la pièce.
 Ma gueule jusqu'ici fait seule tout le mal :
 Mais changez quelques piés , l'Afrique est ma
 contrée ,
 Et je deviens alors un féroce animal
 Dont la griffe & la dent font ensemble curée.

Par M. Bouvet , à Gisors.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Le Dépositaire , comédie en vers , en cinq
 actes ; par M. de Voltaire. A Genève ;
 & se trouve à Paris , chez Vallade , li-
 braire , rue St Jacques , vis-à-vis celle
 des Mathurins , à St Jacques.

LE fonds de cette comédie est tiré des
 mémoires du tems. Rien n'est plus connu

que l'histoire du dépôt nié par un homme très-grave & rendu par la célèbre Ninon.

Deux enfans naturels que Gourville a eus d'une union secrète & qui n'a point eu le sceau des loix, ont été élevés chez Ninon dans une maison qui fait partie de leurs biens. Douze mille francs qu'elle a entre les mains, & deux cent mille laissés à M. Garant par un fidéi-commis composent la fortune de ces deux jeunes gens. L'aîné, gâté par un pédant qui a étouffé dans lui toutes les qualités sociales, enseveli dans l'étude & dans la retraite, ennemi du monde & des plaisirs, mène la vie d'un misantrope farouche, & en a le ton & l'humeur. Le cadet au contraire est aussi gai, aussi dissipé, aussi livré à tous les goûts de la société & de la jeunesse que son frère en est éloigné. Il est amoureux de Sophie, fille de Mde Armand, logée dans une maison voisine : Mde Armand & son mari sont de bons bourgeois de l'espèce antique ; l'un ivrogne & assez bon homme, l'autre acariâtre & pourtant bonne femme. Gourville, pour plaire à la fille, fait sa cour aux parens. Ninon le loue de cette complaisance.

On doit (dit-elle) se plier à souffrir tout le monde,

62 MERCURE DE FRANCE.

Les plats & lourds bourgeois dont cette ville
abonde,

Les grands airs de la cour, les faux airs de Paris
Et nos bruyans seigneurs & nos faux beaux es-
prits.

C'est un mal nécessaire, & que souvent j'essuye.
Pour ne pas trop déplaire il faut bien qu'on s'en-
nuye.

Ninon, qui goûte assez le caractère du
jeune Gourville, approuve son inclina-
tion pour Sophie, & lui prêche d'ailleurs
une morale douce & facile.

Changez de volupté, ne changez point d'amis.
Soyez homme d'honneur, d'esprit & de courage,
Et livrez-vous sans crainte aux erreurs du bel
âge.

Quoiqu'en dise l'Astrée & Clélie & Cyrus,
L'amour ne fut jamais dans le rang des vertus.
L'amour n'exige point de raison, de mérite.
J'ai vu des fots qu'on prend, des gens d'esprit qu'on
quite.

Je fus, & tout Paris l'a souvent publié,
Peu fidèle en amour, fidèle en amitié.

Elle rappelle les obligations qu'elle eut
autrefois à Gourville qui arrangea son
bien. Elle voudrait assurer celui des deux

jeunes gens, dont M. Garant est dépositaire ; elle voudrait titer de ses mains les deux cent mille francs qui doivent être partagés entr'eux. Mais M. Garant ne paraît pas pressé de se dessaisir. Le jeune Gourville se plaint & de ses lenteurs & de ses sermons.

Directeur d'hôpitaux, syndic & marguillier,
 Il n'a daigné jamais avec moi s'égayer.
 Il prétend que je suis une tête légère,
 Un jeune dissolu, sans mœurs, sans caractère.

• • • • •
 Oui, je suis libertin, mais parbleu j'ai des mœurs.
 Je ne dois rien, je suis fidèle à mes promesses ;
 Je n'ai jamais trompé, pas même mes maîtresses.
 Je bois sans m'ennivrer ; j'ai tout payé comptant.

Je ne vais point jouer quand je n'ai point d'argent.

Tout marguillier qu'il est, ma foi je le défie
 De mener dans Paris une meilleure vie.

Ninon lui répond :

Tout réussit aux gens qui sont doux & joyeux.
 Pour Monsieur votre aîné, c'est un fou sérieux.
 Un précepteur maudit maîtrisant la jeunesse,
 Chargea d'un joug pesant sa docile faiblesse ;

64 MERCURE DE FRANCE.

De sombres visions tourmenta son esprit,
Et l'âge a conservé ce que l'enfance y mit.
Il s'est fait à lui-même un bien triste esclavage;
Malheur à tout esprit qui veut être trop sage !
J'ai bonne opinion, je vous l'ai déjà dit,
D'un jeune écervelé, quand il a de l'esprit.
Mais un jeune pedant, fût-il très-estimable,
Deviendra, s'il persiste, un être insupportable.

Ce qu'elle craint le plus, c'est l'ascendant qu'a pris M. Garant sur l'ainé.

J'aime les gens de bien ; mais je hais les cagots,
Et je crains les fripons qui gouvernent les sots.

Elle n'a pas une extrême confiance dans la probité du Marguillier. C'est un homme lourd, froid, compassé, répétant toujours des sentences triviales & mettant toujours en cent paroles ce qu'on pourroit dire en une. Il paraît ; on le presse d'acquiescer enfin la promesse qu'il a faite à son ami moutant, & de partager entre les deux Gourville la somme qui lui a été remise. Il tergiverse, ne nie point le dépôt, ne l'avoue pas non plus, & prétend que rien ne peut se faire sans les gens des loix. Ninon, impatientée, veut lui faire voir comment on acquitte un fidé-com-mis sans que les gens de loix s'en mê-

lent. Elle envoie chercher une cassette où sont les douze mille francs de Gourville le père; elle en envoie une partie chez l'aîné de ces enfans, & l'autre chez le cadet. M. Garant la tire à part, & lui fait entendre qu'il y a du danger à remettre une telle somme entre les mains de jeunes gens. Il lui dit du mal du jeune Gourville, & veut lui faire un crime auprès de Ninon d'avoir séduit la petite Sophie. Ninon, comme on s'en doute bien, trouve le cas irrémissible. Garant sort, & Lisette qui revient de chez l'aîné Gourville, fait un récit très-plaisant de l'accueil qu'elle en a reçu.

Oh ! les sçavans sont d'étrange nature.

Quel étonnant jeune homme & qu'il est triste & sec !

Vous l'eussiez vu courbé sur un vieux livre grec.
Un bonnet sale & gras qui cachoit sa figure,
De l'encre au bout des doigts composait sa parure.

Dans un tas de papier il était enterré,
Il se parlait tout bas comme un homme égaré.
De lui dire deux mots je me suis hasardée.
Madame, il ne m'a pas seulement regardée.
J'apporte de l'argent, Monsieur, qui vous est dû.
Monsieur, c'est de l'argent. Il n'a rien répondu.

66 MERCURE DE FRANCE.

Il a continué de feuilleter , d'écrire.

J'ai fait avec Picard un grand éclat de rire.

Ce bruit l'a reveillé. *Voilà deux mille écus ,*

*Monfieur , que ma Maîtrefse avoit pour vous re-
çus.*

Hem ? qui ? quoi ? m'a t'il dit. Allez chez les no-
raires.

Je n'ai jamais , ma bonne , entendu les affaires.

Je ne me mêle point de ces pauvretés-là.

Monfieur , ils font à vous , prenez-les , les voilà.

Il a repris foudain papier , plume , écritoire.

Picard , l'interrompant , a demandé pour boire ;

Pourquoi boire , a t'il dit ? si : rien n'est si vilain

Que de s'accoutumer à boire si matin.

Enfin il a compris ce qu'il devoit entendre.

Voilà les sacs , dit il , & vous pouvez y prendre

Tout ce qu'il vous plaira pour la commission.

Nous avons pris , Madame , avec discrétion.

Il n'a pas un moment daigné tourner la tête ,

Pour voir de nos cinq doigts la modestie hon-
nête ,

Et nous sommes partis avec étonnement ,

Sans recevoir pour vous le moindre compliment.

Avez-vous vu jamais un mortel si bizarre ?

Gourville déclare en confidence à Ni-
non qu'il écrit à Sophie sous le nom de
son frère , des billets moraux qui puissent
romper la mère , si par hasard ils tom-

boient entre ses mains. Ninon craint que le mystère ne soit découvert : elle en rit pourtant , & le quitte.

Les deux frères ouvrent ensemble le second acte. L'aîné est en habit noir , la perruque de travers , l'habit mal boutonné & un livre à la main. C'est le cadet qui prêche son frère.

N'es-tu donc pas honteux , en effet , à ton âge ,
De vouloir devenir un grave personnage ?
Tu forces ton instinct par pure vanité ,
Pour parvenir un jour à la stupidité.
Qui peut donc contre toi t'inspirer tant de haine ?
Pour être malheureux tu prends bien de la peine.
Qui dirais-tu d'un fou qui , des pieds & des
mains ,

Se plairait d'écraser les fleurs de ses jardins
De peur d'en savourer le parfum délicable ?
Le Ciel a formé l'homme animal sociable.
Pourquoi nous fuir ? pourquoi te refuser à tout ?
Être sans amitié , sans plaisir & sans goût ,
C'est être un homme mort. O la plaisante gloire
Que de gâter son vin de crainte de trop boire !
Comme te voila fait ? le teint jaune & l'œil creux ?
Penses-tu plaire au Ciel en te rendant hideux ?
Au monde en attendant soit très-sûr de déplaire.

Le jeune misantrope reçoit fort mal les leçons de son frère , & lui en fait de très-

dures. Il débite gravement toute la morale de M. Garant, & déclare qu'il est déterminé, plus que jamais, à fuir le monde. Son frère l'embrasse en plaignant sa folie & le quitte. Resté seul, le philosophe Gourville relit le manuel d'Épictète, & comme Memnon, forme le dessein d'être parfait.

C'est bien dit; oui, voilà le plan que je suivrai.
 Du sentier des méchans je me retirerai.
 J'éviterai le jeu, la table, les querelles,
 Les vains amusemens, les spectacles, les belles.
 Quel plaisir noble & doux de haïr les plaisirs !
 De se dire en secret, me voilà sans desirs !
 Je suis maître de moi ; je suis bon, juste, sage,
 Et mon âme est un roc au milieu de l'orage.

Nous verrons bientôt que le projet d'être sage ne réussit pas mieux à Gourville qu'à Memnon. Son ami M. Garant vient le trouver, & l'engage d'abord à lui remettre les deux mille écus qu'il vient de recevoir ; ce que Gourville lui accorde d'autant plus volontiers que l'argent est très-inutile aux sages. Ensuite le bon M. Garant lui fait entendre que Ninon donne du scandale dans la maison, & qu'il faudroit l'en faire déguerpir. Il va jusqu'à lui donner des soupçons sur les liai-

sons de Ninon avec le jeune Gourville. Cependant l'aîné ne peut pas se résoudre à chasser de la maison une femme qui a pris soin de leur enfance & de leur éducation. Garant, toujours fertile en expédiens, propose de prendre sur lui tout l'odieux de cette démarche, si Gourville veut lui faire une donation de la maison dont il promet de lui rendre l'acte quand Gourville le voudra. Celui-ci accepte la proposition, & Garant, qui a toujours en poche encre, plumes & papier, la lui fait signer sur le champ, & prend la clef de l'appartement. Puis il l'envoie dîner chez une Mde Aubert, qui est la perle du quartier, chez qui se rassemblent des docteurs, des sçavans & des gens vertueux. Pendant qu'il y court, le bon M. Garant prend ce moment pour le détruire dans l'esprit de Ninon. Il lui apprend qu'elle va être renvoyée de la maison. Il paraît indigné de l'ingratitude de Gourville l'aîné, & de la mauvaise conduite du cadet. En conséquence il propose à Ninon un petit plan tout-à-fait louable. D'abord il déshérite de sa pleine autorité les deux jeunes gens qui ont encouru sa disgrâce. Ensuite il imagine qu'avec ces deux cent mille francs, joints à sa fortune & à celle